



Cliche, Marie-Aimée. *La vie familiale dans la vallée du Saint-Laurent. XVII^e-XVIII^e siècles*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2024, 538 p.

Benoît Grenier

Volume 78, numéro 2, automne 2024

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1121514ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1121514ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Grenier, B. (2024). Compte rendu de [Cliche, Marie-Aimée. *La vie familiale dans la vallée du Saint-Laurent. XVII^e-XVIII^e siècles*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2024, 538 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 78(2), 110–113.
<https://doi.org/10.7202/1121514ar>

Mi'kmaq y trouveront le fil de leur histoire, les membres d'autres communautés autochtones, un modèle à suivre, et les non-Autochtones une pièce marquante de l'entreprise Vérité et Réconciliation.

Honneur à Janet E. Chute et à son équipe. *Welalioq ms't wen* — merci à vous tous!

Danielle E. Cyr
Chercheuse indépendante

Cliche, Marie-Aimée. *La vie familiale dans la vallée du Saint-Laurent. XVII^e-XVIII^e siècles.* Québec, Presses de l'Université Laval, 2024, 538 p.

On l'attendait depuis longtemps, cette synthèse d'histoire de la famille! Qu'elle nous soit offerte par Marie-Aimée Cliche, historienne chevronnée, écrivaine talentueuse et autrice de nombreuses études dans le domaine, constituait d'entrée de jeu une assurance de qualité et de rigueur. L'ouvrage, paru aux Presses de l'Université Laval, représente une contribution de première importance à un champ disciplinaire pour lequel nous étions encore trop souvent contraints de nous rabattre sur les travaux des historiens français ou sur des ouvrages en anglais. Le livre de près de 500 pages de texte présente en sept chapitres denses l'état de la connaissance en histoire de la famille au Québec pour la période préindustrielle. Cliche s'appuie sur une historiographie à la fois canadienne, européenne et américaine, y compris sur ses propres travaux réalisés depuis plusieurs décennies sur diverses facettes de l'histoire sociale et culturelle du Québec ancien. La synthèse peut aussi compter sur des recherches complémentaires en archives dont témoignent les nombreuses références à des actes originaux. Cliche s'autorise même quelques hypothèses novatrices, notamment sur la pratique de la bénédiction paternelle qu'elle associe à un renforcement du statut du père dans la famille québécoise du 19^e siècle. L'autrice inscrit son histoire de la famille dans une approche pragmatique qui vise à « saisir une réalité complexe et mouvante sans [s'] enliser dans des débats fastidieux autour de concepts mal définis » (p. 5). Pour autant, elle rappelle d'entrée de jeu que la vie familiale laurentienne se déroulait au sein d'une société fortement hiérarchisée et soutenue par l'autorité de l'Église catholique. À cette hiérarchie posée comme absolue se jouxtent divers concepts auxiliaires que l'autrice manipule avec force nuances tout au long de son ouvrage: patriarcat, reproduction familiale, agentivité, résilience... Par ailleurs, elle porte une attention particulière à la situation des

femmes, apportant sa voix au débat, maintenant classique, sur la thèse des « femmes favorisées » (p. 6, 454).

Le chapitre premier rappelle le discours normatif, à la fois juridique et religieux, qui encadre la société qui se met en place dans la Nouvelle-France du 17^e siècle. Il sert également à montrer que le clergé colonial a rapidement ajouté sa propre voix à celle des autorités françaises en matière de régulation des rapports familiaux, notamment par l'intermédiaire des confréries de dévotion. Les chapitres deux et trois servent à définir les fondements du couple et de la famille et se consacrent à la question du mariage (avec un détour par le célibat) et de la vie conjugale, incluant la natalité et la mortalité infantile. Malgré le caractère généralisé du mariage chrétien, l'autrice porte une attention particulière aux personnes en situation de marginalité, qu'il s'agisse des naissances illégitimes, de l'adultère ou encore des épouses abandonnées. Le quatrième chapitre se penche sur l'enfance et rend compte des connaissances sur le baptême et la parenté spirituelle, avant de s'intéresser aux différents âges de la vie et à la formation (tant spirituelle que matérielle) donnée aux enfants selon leur sexe et leur milieu social. Cliche s'avance aussi sur la délicate question de l'éducation familiale, entre « folle tendresse » et maltraitance, dont elle rend compte avec une grande justesse. Les lignes sur la tendresse envers les enfants et sur la douleur lors des décès, à travers les rares sources qui en témoignent, révèlent toute la sensibilité de l'historienne et sa capacité à interroger les archives. Le cinquième chapitre, intitulé « Hors de la famille, point de salut ? », rappelle l'importance de l'entraide familiale dans les sociétés préindustrielles et la rareté des situations où l'État est mis à contribution.

La dissolution du mariage est particulièrement critique pour les femmes qui n'ont souvent d'autres choix que le remariage. L'autrice s'appuie sur les riches travaux sur l'histoire du veuvage, mais aussi sur ceux des historiennes et historiens du droit pour rappeler les conditions des veufs et des veuves et l'enjeu de la tutelle des enfants mineurs. Les enfants illégitimes et leur devenir, les enfants abandonnés et même le sort des captifs de guerres anglo-américaines sont abordés dans ce chapitre que l'autrice conclut par une rare prise de position concernant la transition qui s'opérera au 19^e siècle à l'égard des enfants abandonnés, alors que l'État, par l'intermédiaire des communautés religieuses, prendra progressivement la relève des familles pour la prise en charge des enfants et des « filles-mères ». « L'honneur des familles fut ainsi mieux préservé, mais au prix d'un taux de mortalité très élevé pour les enfants laissés dans les crèches, ce qui interdit de considérer ce changement comme un progrès » (p. 369). Le sixième chapitre propose

une excellente synthèse des enjeux de la transmission du patrimoine, aspect central de l'histoire des familles. Cliche rappelle le cadre juridique en place en matière de transmission des biens (nobles ou roturiers) et la transformation graduelle de celui-ci au contact du droit anglais. Le chapitre traite également de la mortalité en ville, notamment celle des personnes sans réseau familial, et enfin des pratiques testamentaires qui révèlent les attitudes face à la mort et parfois aussi les rapports aux proches et à la communauté. Le septième et dernier chapitre pose la question de la place des « serviteurs » au sein des familles. Si le discours religieux rappelait les devoirs des maîtres envers leurs serviteurs, ces derniers demeuraient néanmoins tout au bas de la hiérarchie. « Force est d'admettre [écrit Cliche en conclusion de chapitre] qu'au Canada, comme en Nouvelle-Angleterre, les domestiques faisaient bien partie de la maisonnée ... mais pas de la famille » (p. 449). Le chapitre aborde assez longuement la situation diversifiée de ces « serviteurs », incluant les esclaves. En conclusion, l'autrice rappelle que la société française hiérarchisée qui s'est transposée sur les rives du Saint-Laurent a conditionné bien des aspects de la vie familiale des colons et de leurs descendants et que les rapports entre les hommes et les femmes ne s'y sont pas trouvés modifiés. De belles pistes sont ouvertes par Cliche, en particulier celle de l'exclusion progressive des filles de leur part d'héritage, sous le double impact de la saturation du terroir et de la loi anglaise, qui ont contribué à renforcer le patriarcat.

Quoique la synthèse s'intéresse principalement aux familles d'origine européenne implantées dans la vallée du Saint-Laurent, de nombreuses comparaisons sont offertes par Cliche avec les autres sociétés coloniales, anglaises principalement. En prenant appui sur l'historiographie américaine, elle parvient à montrer ce qui distingue, mais surtout ce qui rapproche les sociétés coloniales nord-américaines. On lui reprochera peut-être une lecture trop eurocentrée, mais les populations autochtones et les groupes marginalisés ne sont pas absents de cette synthèse dont l'objet assumé demeure la population coloniale issue de l'immigration française. D'ailleurs, l'inclusion de la question de l'esclavage au dernier chapitre, qui se questionne sur l'appartenance des « serviteurs » à la famille, suscite un certain malaise puisque, malgré les nuances apportées par Cliche, ce choix peut conduire à renforcer la vision, aujourd'hui critiquée, d'un esclavage « bienveillant » et essentiellement « domestique » dans la vallée du Saint-Laurent. Tel n'est assurément pas la position de Cliche, mais le simple fait de traiter des domestiques et des esclaves dans ce même chapitre ouvre la porte aux critiques.

L'ouvrage intéressera au premier chef la communauté historienne qui y trouvera un outil remarquable pour l'enseignement de l'histoire de la famille à l'époque de la Nouvelle-France et du Bas-Canada. Mais grâce à la plume élégante de Marie-Aimée Cliche, il rejoindra aussi un public élargi qui aura plaisir à lire ce livre mettant à profit la vaste érudition de l'autrice chez qui la connaissance historique la plus à jour croise les références aux classiques. De Molière à Claire Martin en passant par Émile Zola et Germaine Guèvremont, Cliche puise dans la littérature nombre de représentations illustrant son propos et montrant la prégnance dans la culture de certaines pratiques familiales discutées dans l'ouvrage. C'est là l'une des nombreuses forces de ce livre dont il faut saluer la publication.

Benoît Grenier
Université de Sherbrooke

Doyon, Julie S. *Mission New Liverpool. L'histoire de sa communauté anglicane et de son église*. Québec, Septentrion, 2023, 344 p.

Les récits historiques approfondis consacrés à une église anglicane et à la communauté qui l'entoure sont rares au Québec, mais l'ouvrage de Julie S. Doyon démontre qu'il est possible de broser un portrait solide d'une modeste communauté anglicane tout en l'intégrant dans l'histoire plus large de la région. Cet ouvrage sur New Liverpool, localité située sur la rive sud du Saint-Laurent vis-à-vis de Québec et faisant désormais partie de Lévis (secteur Saint-Romuald), met l'accent sur les communautés anglicane et anglophone et rassemble diverses sources pour retracer son développement, depuis l'essor des industries du bois et du transport maritime au 19^e siècle jusqu'à son déclin progressif au cours du 20^e siècle.

Le projet de Doyon a pour origine le fait que son mari et elle sont propriétaires de l'ancienne église anglicane de New Liverpool et qu'ils prennent soin de son héritage depuis des décennies : « Conscients de notre chance incroyable d'habiter un tel bâtiment, nous avons alors décidé d'en retracer l'histoire et de la publier afin de perpétuer la mémoire des femmes et des hommes qui ont permis à notre résidence de traverser les âges » (p. 11). À cette fin, l'autrice divise son livre en quatre parties : « Un lieu magnifique rempli d'histoire », « Portrait de la communauté de New Liverpool et des environs : la période de développement », « Portrait de la communauté de New Liverpool et des environs : le déclin » et « La seconde vie de l'église ».